

Sylvaine Jaoui

La famille

# FRAPPADINGUE



**CNL**  
Centre national du livre

casterman

**POCHE**

www.centrenationaldulivre.fr



La famille  
**FRAPPADINGUE**

aventure

policier

comme  
la vie

humour

science-  
fiction

épopée &  
légende

historique

fantastique

dès 8 ans

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

## La famille Frappadingue

Cet ouvrage a reçu  
Le Prix Diablotins 2005 «Romans première lecture» de Nogent-sur-Oise  
Le Pris Lecteur n' Caux 2006

**casterman**

87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris cedex 13

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-04203-2

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 2004 et 2010 pour la présente édition  
Achevé d'imprimer en juillet 2010, en Espagne.  
Dépôt légal : septembre 2010 ; D. 2010/0053/471

Déposé au ministère de la Justice, Paris  
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Sylvaine Jaoui

La famille  
**FRAPPADINGUE**

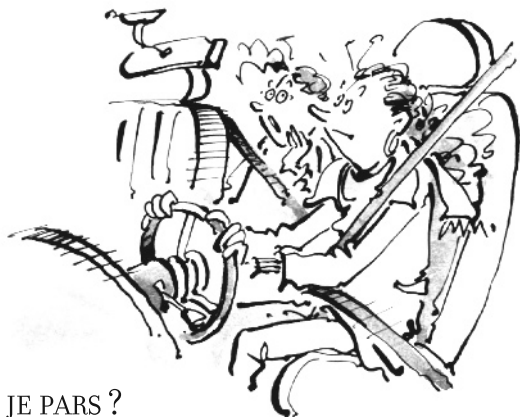


*Illustré par* Christophe Besse

casterman  
**POCHE**

*À ma tribu...*  
*Sans rancune!*  
*S.J.*

# 1



COMMENT ÇA, JE PARS ?

Moi, je ne voulais pas y aller, c'est ma mère qui a insisté. Je n'aurais jamais cru qu'elle me pousserait à partir à Paris. Pourtant, il y a un mois, alors qu'on était en voiture, elle m'a dit :

— Jeanne, le mois prochain, tu vas aller chez ton père pour les vacances.

Je n'en ai pas cru mes oreilles. Remarque, même elle, elle n'avait pas l'air très convaincue. Elle m'a observée dans le rétroviseur et, lorsqu'elle a croisé mon regard, elle s'est raclé la gorge comme quand elle est gênée.

— Et qu'est-ce que je vais faire chez les agités ?

— Jeanne, tu ne parles pas comme ça de la famille de ton père.

— Ah bon, tu les défends maintenant ? D'habitude, j'ai droit à un radioreportage sur les crises d'angoisse de Mamita, le caractère de cochon de papy Jo et la fièvre acheteuse de tata Mathilde : « Ta tante, elle a tellement de diamants sur elle, qu'on dirait qu'elle vient de braquer une bijouterie. »

— Je suis désolée d'avoir dit les choses de cette façon mais je ne peux pas m'empêcher de leur en vouloir. Ils se sont trop mêlés de notre vie avec ton père. S'ils avaient su être plus discrets, moins envahissants, peut-être qu'aujourd'hui... Oh ! et puis tu es assez grande pour que je ne te cache rien.

— Ah non, ça c'est sûr, tu ne me caches rien ! J'ai droit à tous les détails : de ta première rencontre calamiteuse avec papa jusqu'à notre départ mouvementé de Paris. Alors, tu com-



prends, aller passer mes vacances chez eux, je ne vois pas l'intérêt. Je préfère rester chez moi.

Elle est incroyable ma mère, elle décide tout pour moi. J'avais sept ans quand on est venues vivre à New York. Autant dire que Paris, je ne m'en souviens presque pas. À part l'immense réveil rose que maman avait peint sur le mur



de ma chambre et le voisin du dessous qui tapait dans son plafond avec un balai quand je faisais du tricycle dans le salon, je n'ai pratiquement aucun souvenir.

Je ne me souviens presque pas de mon père et de ma mère ensemble. Je me rappelle juste du jour où je suis rentrée de l'école et où j'ai vu tous mes jouets dans des caisses en carton. C'était Noël et j'ai cru que le père Noël venait récupérer ses jouets pour les donner à d'autres enfants. Ça m'a fait pleurer.

C'est pour ça que quand maman m'a dit que les cartons, c'était pour partir en voyage sans papa quelque temps, j'ai été soulagée. Je n'avais pas compris que mes parents se sépareraient pour toujours et que ma mère voulait repartir dans son pays, les États-Unis.

Je suis donc arrivée dans ma nouvelle école de New York, un beau matin de janvier. Heureusement, c'était un établissement bilingue et tous les enfants étaient français. Je n'étais pas trop dépaysée.

Mais quand même, tous les soirs, je demandais à maman :

— Quand on va retourner chez nous pour voir papa ?

Elle me répondait toujours :

— Plus tard, plus tard, on n'est pas bien ici, toutes les deux ?

Alors, au bout d'un certain temps, je n'ai plus rien demandé.

Quand papa me téléphonait le soir, il parlait d'abord à maman. Ça criait, ça hurlait et, après, ma mère partait s'enfermer dans sa chambre pour pleurer. Pour qu'il n'y ait plus d'histoire, un jour j'ai dit que je ne voulais plus qu'il téléphone. Comme je l'ai dit en bégayant et qu'après j'ai tremblé comme une feuille, mes parents se sont inquiétés. Papa n'a plus appelé qu'une fois par semaine.

Entre-temps, il a dû s'habituer à mon absence.

Même chose pour les vacances. La première année après notre départ, je suis retournée en

France : papa avait loué un chalet à la montagne pour tout le mois de juillet. Mais maman me manquait trop. En plus, elle avait tellement pleuré à l'aéroport, au moment de me laisser à l'hôtesse, que je croyais qu'elle allait mourir de chagrin. Alors, tout le temps où je suis restée à la montagne, comme j'avais peur de ne pas la revoir, je n'ai rien pu manger.

Au bout de dix jours, papa m'a remise dans l'avion et il m'a dit en souriant :

— Allez, va rejoindre ta mère, je ne sais pas quoi faire, moi, avec un petit poussin qui se déplume.

Je crois que ça l'a arrangé que je m'en aille, il avait certainement des choses plus intéressantes à faire. Quand je suis rentrée à New York, maman m'a trouvée tellement maigre qu'elle n'a plus jamais voulu que je reparte.

Du coup, c'est lui qui est venu régulièrement. À chaque fois qu'il a un congrès aux États-Unis, il s'arrange pour passer une semaine avec moi.

Oui, parce que mon père, il est chercheur.



Il s'occupe de trouver des solutions pour les femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfant. Alors, il prélève des ovules, fait des trucs compliqués avec des éprouvettes, après il congèle. Je n'ai jamais vraiment compris comment, mais je sais que, grâce à lui, des femmes deviennent enfin mères.

Un jour où je racontais ça, très fière, à une copine, maman s'est moquée :

— Le père de Jeanne, c'est le spécialiste des œufs surgelés, il n'y a pas de quoi casser trois pattes à une poule...

Quand il s'agit de papa, ma mère a le chic pour transformer les choses.

Remarque, mon père, c'est pas mieux... Les fois où il me téléphone, j'ai toujours droit à :

— Et ta mère ? Elle fait toujours des gri-bouillis sur des toiles plus grandes qu'elle pour des Américains qui ne connaissent rien à l'art ?

Ma mère est peintre, et même un peintre reconnu à New York. Les gens payent très cher pour avoir ses tableaux, mais mon père ne loupe jamais l'occasion de critiquer ce qu'elle fait. À les entendre, chacun pense que l'autre est nul et ne vaut rien. Parfois, je me demande pourquoi ils se sont mariés et surtout pourquoi ils m'ont faite. C'est vrai, si je détestais autant quelqu'un, je n'aurais pas envie d'avoir un bébé avec lui. Quand j'aborde le sujet avec maman, c'est le silence ou une phrase du genre :



— Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre encore, tu es trop jeune.

Les parents adorent ce genre de phrases, ça leur permet de ne pas répondre et surtout ça stoppe net nos questions. Sauf que maintenant, les vraies réponses, j'aimerais bien les avoir.

# 2



## VOYAGE VERS L'ENFER

Voilà, dans deux heures, j'atterris à Roissy et je ne sais toujours pas pourquoi il faut que je supporte deux semaines là-bas. Officiellement, c'est pour l'anniversaire de mon cousin, mais des fêtes de famille depuis que je suis partie de Paris, il y en a eu et j'y suis jamais allée. Alors pourquoi celle-là ? Comme d'hab, aucune réponse valable.

*« Mesdames, messieurs, nous allons atterrir à Roissy-Charles de Gaulle. La température au sol est de cinq degrés. Il est quinze heures, heure locale. Le capitaine Sony et tout l'équipage*



*espèrent que vous avez fait un agréable voyage et vous souhaitent une bonne soirée. »*

Une bonne soirée, tu parles. Elle peut toujours dire ça, l'autre, avec sa voix de pimbêche. C'est pas elle qui va se retrouver avec la bande de névrosés. Rien que d'y penser, j'ai mal au ventre.

Comment ça va se passer ?

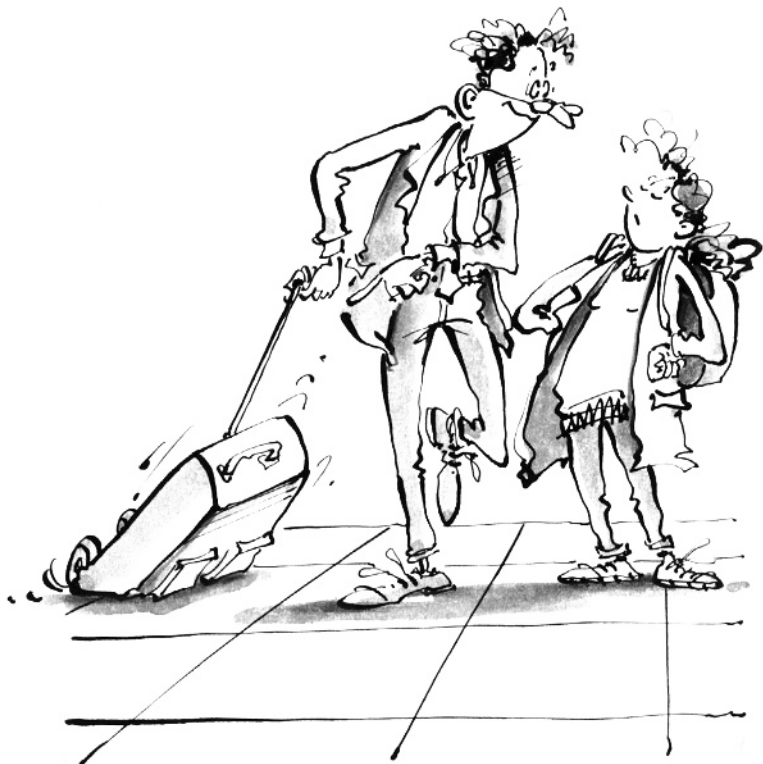
Papa va m'attendre derrière le portillon. Je suis sûre que, quand il va me voir, il va juste un peu sourire. Il va m'embrasser dans les cheveux en disant :

— Eh ! On va bientôt te marier, toi. Il faut dire à ta mère d'arrêter de te nourrir aux corn-flakes !

Je vais bredouiller un « salut papa » qui aura du mal à sortir. C'est sûr qu'un mot que tu ne dis qu'une fois par an, t'as du mal à le prononcer. J'aurai envie de me jeter dans ses bras mais je ne le ferai pas. Pendant quelques minutes qui vont sembler des heures, on ne va plus rien se dire. Ça ne sera pas faute d'avoir

envie de se parler mais rien ne sortira. On va marcher comme deux débilés, lui tirant ma valise comme un chien qu'on promène. Les petites roues se coinçant une fois sur deux, ma valise va se retrouver sur le dos. Papa va rire, je vais sûrement avoir droit à :

— Qualité américaine ? Pas terrible... On va t'en acheter une autre.



Je lui balancerai un truc méchant que je regretterai aussitôt.

Pendant quelques secondes, il aura un air triste mais, sachant que le temps nous est compté, il ravalera sa peine et, d'un air faussement enjoué, il me proposera d'aller au restaurant.

Je ferai semblant de sourire pour ne pas trop plomber la soirée et je n'arriverai pas à lui dire que je préférerais des chips côte à côte sur le canapé. Il mettra deux heures à retrouver le ticket de sa voiture garée au troisième sous-sol d'un parking hyper glauque.

Voilà comment ça va se passer, et si je pouvais, je ferais tout pour que ça se passe mieux.

Ça y est, j'ai récupéré ma valise, j'ai passé la douane et, dans quelques secondes, c'est les retrouvailles derrière les grandes portes. Évidemment, il y a un sale gamin qui s'est mis exprès devant la cellule électrique pour que les

portes restent grandes ouvertes. Moi, je n'ose pas regarder. Je fais semblant de chercher un truc dans mon sac. Je crois que je vais vomir le brownie au chocolat que j'ai mangé dans l'avion.

Il faut que j'arrive à lever les yeux vers la grande balustrade qui me sépare maintenant de mon père. Allez, j'y vais, je regarde.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est pas vrai ? Je le crois pas...



# 3



## UNE FAMILLE DE DINGUES

Je croyais qu'il n'y avait que dans les feuillets débilés à la télé qu'on voyait des trucs pareils. Eh bien non, dans ma vie aussi...

Je rappelle que, lorsque j'ai passé la douane, j'avais super peur de lever les yeux et de regarder devant moi. Je ne savais pas à quel point j'avais raison.

Parce que, derrière la balustrade, il n'y avait pas seulement mon père, il y avait TOUTE la famille Frappadingue. S'ils avaient juste été là, discrets, à côté de papa, ç'aurait pu encore passer. Mais non, ils étaient venus avec des

banderoles : « BIENVENUE À NOTRE JEANNE CHÉRIE », « VIVE NOTRE COUSINE », « BONJOUR MA PETITE NIÈCE BIEN-AIMÉE ». Le pire, c'est qu'ils ont tous hurlé façon match de foot quand je suis apparue. Les gens autour, ravis qu'on leur fasse un peu d'animation, m'ont regardée comme si j'étais un animal de foire. Certains ont applaudi. Je n'ai jamais eu autant honte de toute ma vie. C'est drôle, je n'avais aucun souvenir d'eux, pourtant ils étaient tous là comme je les avais imaginés.

Dans la famille Frappadingue, j'avais :

1-La tante, Mathilde. Repérable du premier coup d'œil grâce à ses bijoux : un superbe collier façon ancienne chaîne de montre de gousset avec plein de diamants sur le fermoir, plus boucles d'oreilles assorties. Robe noire splendide, froufrouteuse à mort, et béret rouge. M'a envoyé des baisers comme si elle était une star.

2-La grand-mère, Mamita. Une petite dame

avec les cheveux teints en roux, plutôt bou-boule. Identifiable immédiatement grâce à ses hurlements et ses remerciements au ciel entrecoupés de larmes... de crocodile.

3-Le grand-père, papy Jo. Un homme grand et sec. Je ne le voyais pas aussi élégant. Aucune banderole, n'a pas poussé de hurlement. S'est contenté de soulever son chapeau quand je l'ai regardé.

4-Le cousin – le plus jeune – Raphaël. Trois ans au compteur. Du chocolat autour de la bouche, la teuteute au bout d'un cordon, un doudou dans une main, un Mickey en peluche dans l'autre.

5-Le cousin – l'aîné – Benjamin dit Ben. Treize ans. Un petit brun boutonneux avec du gel, qui se la joue beau gosse. Une tête à claques comme je ne les aime pas.

6-Le père, légèrement contracté. Vaguement ému de voir tout ce petit monde derrière lui pour accueillir cette fille qu'il n'a pas vraiment élevée.

Plus proche que ça de l'enfer, je ne vois pas.  
Un vrai casting de film d'horreur.

C'est Mamita qui a attaqué la première. Elle s'est jetée sur moi. Je n'ai pas compris si c'était de la bave ou des larmes, mais en deux secondes, je me suis retrouvée avec les deux joues collées.

J'ai fait un bond en arrière. Papa est intervenu :

— Doucement, maman. Elle vient d'arriver, en plus, elle ne te connaît pas vraiment.

Mamita s'est mise à hurler avec son fort accent pied-noir :

— Comment ça, elle ne me connaît pas ? Je suis sa grand-mère, la mère de son père ! Elle est le sang de mon sang !

Tata Mathilde en a rajouté une couche.

— C'est vrai, pourquoi tu dis ça à maman ? Ce n'est pas délicat. C'est de notre faute à nous, si on n'a pas vu la petite depuis longtemps ?

Mon père s'est débattu comme il a pu.



◀ TAXIS  
BUS ▶



— Je ne dis pas que c'est de votre faute, mais laissez-la respirer. Elle vient d'arriver. Mais où il va, papa ? Ce n'est pas le moment de s'en aller. Papa, où tu vas ?

Papy Jo a crié :

— Je m'en vais. Vous me fatiguez tous avec vos cris. Je vais boire un café en bas. Quand vous aurez fini, vous viendrez me chercher.

Mamita lui a dit d'une voix suraiguë :

— Jo, tu es devenu fou ou quoi ? Ta petite-fille revient en France après des années d'absence et tu vas prendre un café !

— Mathilde, ma fille, tu peux dire à ta mère de me foutre la paix. Ça fait quarante-cinq ans qu'elle hurle, j'ai mal aux oreilles.

Je n'en revenais pas. Je n'avais jamais entendu autant de personnes parler en même temps et aussi vite. Dès que l'un d'entre eux défendait son voisin, les autres lui sautaient dessus. Et les alliances changeaient à chaque minute. Si j'avais cru, au début, que tata Mathilde défendait sa mère, je m'étais

trompée. La phrase d'après, elle était devenue l'alliée de son frère, puis de son père. Les rôles s'échangeaient et je ne savais pas pourquoi. D'ailleurs, très rapidement, je n'ai plus cherché à comprendre. Cette discussion ressemblait à une bande sonore de poulailler.

Ça faisait bien cinq minutes que ça piaillait, quand ma tante a hurlé :

— Où est Raphaël ? Où est Raphaël ? Il a disparu !

Effectivement, mon cousin, le petit au dou-dou, n'était plus là. Mamita a joué les chœurs, comme dans la tragédie grecque que j'ai étudiée en classe.

— Mon Dieu, mon Dieu, Raphaël a disparu ! Où est le petit ?

En une fraction de seconde, ils se sont tous éparpillés comme une volée de moineaux. Je me suis retrouvée toute seule comme une gourde avec ma valise.

Je n'avais plus qu'une seule envie : sauter la balustrade, courir jusqu'à la douane pour

demander un rapatriement sanitaire ou un asile politique, comme on voit dans les films.

J'ai regardé les portes en verre derrière lesquelles j'avais laissé ma vie tranquille, lorsque j'ai encore vu l'Incroyable : mon cousin Raphaël qui pleurait à chaudes larmes entre deux CRS. Les portes se sont refermées. J'ai couru... J'ai essayé de les rouvrir mais, de ce côté-là, il n'y avait pas de cellule électrique. Il fallait attendre que quelqu'un sorte.

Mais qui m'avait filé une famille pareille ?

Les portes se sont enfin rouvertes. J'ai attrapé Raphaël par le cordon de sa teuteute. Les flics m'ont regardée d'un air suspicieux :

— Il est à vous ce petit ?

— Oui, c'est mon cousin Raphaël, il y a toute ma famille, là-bas. On était tellement contents de se retrouver qu'on ne l'a pas surveillé et il en a profité.

Je n'allais pas leur expliquer que ça faisait des années que je n'avais pas vu la famille Frappa-dingue et que c'était déjà le bazar intégral.



Raphaël a tendu ses mains vers moi pour que je le prenne dans les bras. Ça m'a fait drôle. Il ne me connaissait pas, mais il voulait venir avec moi. Je l'ai serré fort pour que ça fasse plus vrai devant les policiers.

Il m'a entourée de ses petits bras et a posé dans mon cou son nez mouillé par les larmes.

— Pleure plus, Raphaël, je suis là. Ta cousine est là.

— Oui, eh bien, vous devriez le surveiller un peu mieux. Ce n'est vraiment pas prudent de

laisser un môme de cet âge vagabonder tout seul.

— Puisque je vous dis que...

Je n'avais pas fini ma phrase que quelqu'un a hurlé :

— Elle a trouvé le petit ! Elle a trouvé le petit... Que Dieu la bénisse ! Cet enfant est une merveille : intelligente, futée. C'est tout son père !

J'ai remercié les policiers et j'ai foncé vers ma grand-mère. Il ne fallait surtout pas qu'elle leur parle. Ils allaient se rendre compte qu'elle n'était pas nette, les autres allaient rappliquer. C'est sûr, on allait tous finir au poste de police.

Mais mon calvaire n'était pas terminé. Tata Mathilde était maintenant allongée par terre. L'idée qu'on lui ait kidnappé son fils avait provoqué un choc et, comme dans cette famille rien ne se fait discrètement, elle était tombée dans les pommes.

Papa, efficace, lui avait relevé les jambes et

lui donnait des petites claques légères sur les joues.

Quand Mamita a vu sa fille par terre, elle est devenue toute blanche et n'a plus dit un seul mot. C'est ça qui m'a alertée, qu'elle ne parle plus. Je suis vite allée le répéter à papa. Il a lâché les jambes de tata et a couru jusqu'à Mamita. Il a sorti une pilule d'une petite boîte en argent et la lui a fait avaler.

Même papy Jo a eu l'air inquiet. Il est venu près d'elle et lui a posé la main sur l'épaule. Pendant quelques instants, il y a eu un grand silence. C'est drôle, parce que depuis mon arrivée, je rêvais d'un peu de calme, mais là, ça m'a pesé.

Mamita a repris des couleurs et la première parole qu'elle a dite, c'est :

— Bravo Jo... Bravo... C'était vraiment le moment d'aller prendre ton café. À cause de toi, on a failli perdre un petit-fils.

— C'est bon, maman, a dit mon père pour calmer le jeu, tu dramatises toujours tout.

Et paf, c'est reparti... Mamita s'est fâchée avec papa, puis avec tata Mathilde qui entre-temps s'était relevée. Papy Jo, énervé, est parti tout seul et mon cousin Ben, *mister* beau gosse, a été chargé d'aller à sa recherche. Je n'en pouvais plus : j'avais sommeil à cause du décalage horaire et je tenais toujours dans mes bras le petit Raphaël, qui s'était maintenant endormi, lové dans mon cou.

